

Des Samariens au bon Samaritain ou le plus petit groupe ethnico-religieux

Ursula Schattner-Rieser

Chargée de cours d'araméen et de grammaire comparée des langues sémitiques à l'ELCOA de l'Institut catholique de Paris. Chargée de conférences d' "Hébreu qumrânien et dialectes araméens des premiers siècles" à l'École pratique des hautes études en Sorbonne.

Les Samaritains nous ont été rendus familiers par le Nouveau Testament. Qui n'a pas en mémoire la parabole du bon Samaritain, l'entretien de Jésus avec la Samaritaine ou le passage qui nous apprend que « les Juifs n'ont pas de relations avec les Samaritains » (Jn 4,9)... ? Il est vrai que l'histoire des rapports entre les deux communautés est jalonnée de périodes de luttes alternant avec des accalmies, et que cette histoire est longue. S'ils sont en effet une branche issue de la famille israélite, les Samaritains se distinguent de leurs frères juifs par de nombreux traits. Qui sont-ils vraiment ?

Diverses hypothèses sur l'origine de la scission

De nombreuses hypothèses ont été émises qui la situent depuis le schisme des royaumes de Juda, synonyme du Sud, et Israël, représentant le Nord, en 931 avant J.-C. entre les royaumes d'Israël et de Juda jusqu'à l'époque hellénistique, au II^e siècle av. J.-C. Cette approximation n'est pas due à un manque de sources mais plutôt à la diversité d'origine de ces sources dont le caractère peut être fragmentaire, polémique, apologétique ou contradictoire.

Ainsi les chroniques samaritaines prétendent que ce sont les Juifs qui se sont séparés d'eux au moment du transfert de l'Arche au XI^e siècle. La tradition juive voit dans les Samaritains des descendants mêlés à des Israélites et des colons païens, à la suite de la conquête de Samarie par l'Assyrien Sargon II en 722 av. J.-C.

Aujourd'hui, la majorité des spécialistes en samaritain est d'avis que la « secte » des Samaritains s'est séparée du groupe religieux judéen à l'époque perse, lors du retour de Néhémie en 445 avant J.-C. et que le début de l'histoire des Samaritains proprement dite se situe à la veille de l'époque hellénistique avec la construction d'un temple rival de celui de Jérusalem, sur le mont Garizim. Tout ce qui précède cette époque est obscur et nous pourrions l'appeler « histoire proto-samaritaine » ou histoire des Samariens, marquée par des tensions et dissensions entre le nord et le sud, responsable d'un éloignement progressif dû au déplacement des lieux de culte vers le sud.

L'importance de la Samarie préroyale

L'histoire politique et religieuse du peuple hébreu de la période préroyale se déroule essentiellement au nord de la Palestine. Géographiquement, la Samarie se démarque des rochers et de la stérilité de Juda par des terres verdoyantes avec bien des vallées fertiles. À la différence de la

Judée, la région est facile d'accès par ses vallées qui s'ouvrent sur le monde extérieur au nord et à l'ouest. Atout qui a sans doute favorisé les influences de cultes divers.

La Samarie fut la première étape d'Abraham après son départ de Haran (~ XIXe siècle). Il y aurait construit des autels à Sichem, lieu saint situé entre les monts Ebal et Garizim et à l'est de Béthel. C'est là que Dieu aurait promis le pays à sa descendance. Le Patriarche Jacob (~ XVIIe siècle) fit l'expérience à Pénouél d'une étrange lutte avec un être mystérieux (Gn 32, 25-26). À Béthel, il eut une vision dite de « l'Échelle de Jacob » et y éleva une stèle (Bn 28, 12). À Sichem, il érigea un sanctuaire qu'il nomma « El [est] le Dieu d'Israël » (Gn 33, 20). La terre reçut sa consécration grâce au tombeau de Joseph.

Au XIIe siècle av. J.-C., lors de leur entrée en Terre Promise sous Josué, les tribus pénétrèrent dans les hautes terres d'Ephraïm avec, comme objectif, Sichem qui abritera l'Arche de l'alliance (Jos 1-9). Sur les montagnes Ebal et Garizim, les nouveaux arrivants nouèrent leur première alliance formelle avec YHWH (Jos 8,30 et Dt 27). Les Actes des Apôtres (7, 16) perpétueront la tradition selon laquelle les douze Patriarches y furent enterrés.

Plus tard la Samarie est encore la terre des grands Juges, celle de Gédéon, celle de Samuel et de Saül, celle aussi des prophètes Élie et Élisée : c'est la terre d'Israël qui grouille de sanctuaires marquant les apparitions de YHWH, alors que le Sud ne possède que peu de sites sacrés dont Hébron, Beersheva et la très récente ville sainte de Jérusalem, jadis jébuséenne. Hormis les épisodes marqués par David et Salomon, c'est le nord qui occupe le devant de la scène biblique, avec une richesse historique, prophétique et littéraire contrastant avec la modestie du sud. Ceci jusqu'à la chute de Samarie.

La fin du royaume unifié

La séparation entre le nord et le sud ne constitue qu'une étape dans l'éloignement progressif, qui commença déjà à l'époque de David au début du Xe siècle av. J.-C. avec le transfert de l'Arche de l'alliance de Silo – en territoire d'Ephraïm – vers le Sud, dans la nouvelle capitale de la nation d'Israël : Jérusalem. On assiste déjà à des rivalités tribales et des luttes religieuses qui déboucheront finalement sur le schisme.

À David, qui régna sur les douze tribus, succède Salomon. Après sa mort en 932, le jeune royaume unifié est partagé entre son fils Roboam et Jéroboam, chef des Ephraïmites. Roboam, roi de Judah, règne sur deux tribus, tandis que Jéroboam, roi d'Israël, règne sur dix tribus. Omri (876-869), le sixième roi d'Israël, achète à Shemer une colline sur laquelle il fonde sa capitale : Samarie.

La déportation de 722 av. J.-C. et la chute de Samarie

En 722, la Samarie est attaquée par Sargon II (721-727). Le royaume du Nord est anéanti ; une partie de sa population est déportée et remplacée par l'implantation de populations étrangères en Samarie, en provenance d'Ava, de Hamath, de Sepharwaïm et de Cutha (2 Rois 17, 24), ce qui a fait désigner les Samaritains, dans la littérature postbiblique, sous le nom de Cuthéens.

Ces colons apportèrent leur propre culte, c'est-à-dire que chaque nation se fit son propre dieu (2 Rois 17, 29), car « ils ne connaissaient pas la façon d'honorer le dieu du pays » (2 Rois 17, 26). C'est alors que le dieu du pays envoya des « lions » contre ces païens. Par la suite, le roi d'Assyrie donna l'ordre de faire revenir un des prêtres de Samarie qu'on avait déportés, afin de leur enseigner la façon d'honorer le dieu du pays (2 Rois 17, 27).

Le mélange des deux populations aurait eu pour conséquence un syncrétisme religieux entre le culte de YHWH et celui des idolâtres. Il n'y avait toutefois pas de scission religieuse totale entre le nord et le sud, car selon 2 Chr, 30, les gens du nord venaient fêter la Pâque à Jérusalem sous Ezéchias (716 à 687) et on s'y rendait encore pour prier (Jr 41, 4-5), même après la chute de Jérusalem et du royaume du Sud en 587 avant J.-C. Ceci pour dire que la religion de YHWH a

donc survécu.

Le retour des exilés juifs

Le conflit entre le nord et le sud s'enflamma de nouveau au retour, après 538 av. J.-C., des exilés judéens de Babylone, lorsque les gens du pays qui ne connurent pas l'exil proposèrent leur aide pour la reconstruction du Temple et la capitale juive, Jérusalem. Ils furent repoussés par les chefs des rapatriés judéens (Esd 4, une seconde. Néh 2, 20). Alors les « ennemis » de Juda et de Benjamin empêchèrent la reconstruction du Temple (Néh 4,1-5). Le récit biblique ne permet pas d'identifier les « ennemis » comme étant des Samaritains.

Les exilés Judéens de Babylonie développèrent entre temps leur propre idéologie. Ainsi ils condamnèrent les mariages mixtes et exclurent par conséquent, comme n'appartenant plus au *holy seed*, à la « sainte postérité », tous ceux qui n'avaient pas été en exil. Trois personnages symbolisaient, selon eux, le monde hostile : Toviya, Guéshem et Sanballat (Néhémie 2, 19). Toviya qui appartenait pourtant à la noblesse judéenne fut exclu, étant donné que sa famille n'avait pas subi l'exil. Guéshem, chef arabe des tribus méridionales de la Judée, devint leur pire ennemi, du fait qu'il continuait ses activités commerciales durant le Sabbat. Quant à Sanballat, c'était un Samaritain qui avait rempli la fonction de gouverneur de Samarie durant la domination perse.

La période hellénistique (333 à 63 av. J.-C.) et la destruction du temple samaritain

On associe les épisodes de refus et de rejet de la part des Judéens revenant de l'exil à la scission religieuse totale entre communautés judéenne et samaritaine. La construction d'un temple rival sur le Garizim à la fin du IV^e siècle av. J.-C., autorisée par Alexandre le Grand, lors du passage de l'hégémonie perse à celle des Grecs, consacra durablement cette scission.

Voyant leurs privilèges menacés, les Samaritains de la dynastie de Sanballat assassinèrent le nouveau gouverneur macédonien (331 av. J.-C.). Ce grave incident fut sévèrement puni et nombre de Samaritains durent s'enfuir dans des grottes du Ouadi ed-Daliyeh, au nord de Jéricho. Par une chance extraordinaire, on y découvrit en 1963 un lot de papyrus en araméen de cette époque.

Les Diadoques et la destruction du temple samaritain

D'après le premier Livre des Maccabées (1 M 3), les Samaritains auraient soutenu le pouvoir séleucide pour supprimer la lutte engagée par les Asmonéens (Maccabées). Lorsque l'Asmonéen Jean Hyrcan s'empare du pouvoir, il se venge et détruit des sites hellénistiques, ainsi que le temple rival des Samaritains qui avait été édifié sur le Garizim en 128 av. J.-C.

L'hostilité et l'éloignement des deux communautés, enracinés dans l'antagonisme entre le nord et le sud, furent à son comble lorsque les Asmonéens s'emparèrent du sacerdoce, interrompant de ce fait la lignée sadocite – c'est-à-dire issu du grand prêtre Sadoc – qu'ils avaient jusqu'alors en commun avec les Samaritains.

La littérature juive non-canonique, comme les livres des Maccabées, le Siracide, le Testament de Lévi ou les Antiquités juives de Flavius Josèphe, nous confirme que les Samaritains constituèrent dès cette époque un groupe religieux à part.

L'époque romaine

L'arrivée de Pompée à Jérusalem en 63 avant J.-C. signifia la fin de l'indépendance asmonéenne de toute la Palestine. Hérode le Grand embellit Samarie-Sébaste et s'y installe avec toute sa famille. Mais son fils, le demi-samaritain Archelaüs (de 4 av. à 6 après J.-C.) s'opposa aux Judéens et aux Samaritains, à tel point que les deux communautés se mirent d'accord pour se plaindre auprès d'Auguste qui exila Archelaüs par la suite.

Judéens et Samaritains au I^{er} siècle de notre ère et le Nouveau Testament

Sous le procurat de Coponius (6-8 apr. J.-C.), les Samaritains répandirent, lors de la Pâque célébrée à Jérusalem, des ossements de cadavres humains dans l'enceinte du Temple pour le rendre impur. Selon Josèphe, c'est à partir de ce moment seulement que les Juifs ont interdit à la secte de participer à leurs fêtes, alors que jusque-là, ils ne les en avaient pas exclus.

Le Nouveau Testament fournit une image intéressante de la relation entre Juifs et Samaritains au Ier siècle de notre ère : Jésus y est dit se heurter par deux fois à l'hostilité de la secte, par deux fois se servir de l'exemple samaritain pour établir une morale, par trois fois faire allusion aux Samaritains pour définir le dessein de son Évangile ; on le traite, une fois, de « Samaritain ». Ainsi nous lisons chez Mt 10, 5-6, que Jésus, en tant que Juif, interdit à ses disciples d'entrer dans les villes des Samaritains, qui eux-mêmes d'ailleurs refusèrent l'hospitalité à Jésus et ses apôtres, car ils faisaient route vers Jérusalem (Lc 9, 52-53). Un autre exemple est donné par la rencontre avec la Samaritaine près du puits de Jacob à Sychar, déformation de Sichem, l'actuelle Askar, où la femme samaritaine refuse de donner à boire à Jésus, un Juif (Jn 4,7-9).

Les Samaritains sont considérés comme des insensés, ce qui ressort aussi du témoignage de Jean 7, 48 où Jésus est traité de Samaritain qui a un démon. L'évangile de Luc s'intéresse aux « brebis perdues de la maison d'Israël » et nous rapporte la parabole du bon Samaritain prenant soin d'un homme de Jérusalem (10, 29-37) ; ou encore Luc 17, 11-19 qui nous rapporte qu'à la suite de la guérison de dix lépreux par Jésus, seul l'un d'entre eux revint en rendant gloire à Dieu à pleine voix ; or c'était un Samaritain. Un dernier exemple exprimant cette rivalité est celui de Jean 4, 20, concernant la querelle sur la montagne la plus sainte.

Les guerres juives

Lors de la Première Guerre juive contre les Romains, des Judéens et des Samaritains se battirent ensemble. Le règne d'Hadrien (de 117 à 138) a laissé le souvenir d'un grand persécuteur bien que les faits soient confus. Après la prise de Jérusalem, il emporta les portails de bronze du Temple de Jérusalem pour les fixer au temple de Jupiter qu'il faisait ériger sur le Garizim. Juifs et Samaritains auraient été frappés d'interdiction des sabbats, des fêtes, de la circoncision, ainsi que des bains rituels. Les chroniques samaritaines attribuent à Hadrien la destruction de tous leurs livres sacrés, à l'exception du Pentateuque et de la généalogie des prêtres.

Pendant la Seconde Guerre juive menée par Bar-Kokhba en 135, les Samaritains auraient soutenu les Romains et joué un rôle actif dans la chute de Béthar et la défaite de Bar Kokhba. D'après Origène, les Samaritains tout comme les chrétiens subirent des persécutions sous Antonin (de 138 à 161).

Au IIIe siècle, la haine croissante entre Juifs et Samaritains a pour conséquence l'excommunication des Samaritains accusés de semer le trouble dans l'annonce des fêtes juives.

Au début de l'époque byzantine, les conflits sont nombreux entre les autorités impériales et les Samaritains qui sont nettement distingués des Juifs dans les textes juridiques – par exemple dans le code Théodosien ; après de multiples révoltes les Samaritains se voient interdits de culte et sont privés de leurs lieux saints. Après la défaite de l'Empire byzantin en 634 et l'invasion musulmane, les Samaritains connurent des conversions forcées ou l'exil vers Damas et Le Caire, avec toutefois de rares périodes d'accalmies sous les Mamelouks.

La découverte de la secte – du XVIe siècle jusqu'à 1918

À partir de 1516, la communauté samaritaine eut beaucoup à souffrir sous la domination turque. Les communautés du Caire et de Damas furent même presque réduites à néant au XVe siècle. Damas, où le grand prêtre Pinhas VII fut obligé de s'exiler, ne comptait que cent trente-deux Samaritains en 1596.

L'extermination des Samaritains projetée par les Ottomans en 1841 fut évitée grâce à l'intervention du Grand Rabbin juif de Jérusalem, qui affirma devant les autorités turques que les Samaritains

faisaient partie des « gens du Livre ». En 1853, les Samaritains n'étaient plus que cent vingt-deux membres qui gagnaient leur vie comme commerçants et artisans.

Ce fut le siècle de la « redécouverte » des Samaritains qui entraîna une abondante correspondance épistolaire entre les communautés samaritaines de Gaza et du Caire et le monde occidental.

Du mandat britannique à nos jours

Les Samaritains ont retrouvé la liberté de culte depuis la fin de la domination ottomane. Une nouvelle synagogue a été inaugurée en 1947 sur le Garizim, ainsi qu'un quartier d'accueil, habité par tous les Samaritains pendant la fête de Pâque. Depuis 1967, les contacts sont devenus plus faciles et nombre de familles samaritaines se sont installées à Holon, près de Tel Aviv. En 1987, on a recensé cinq cent cinquante membres dans la communauté ! Les membres des deux communautés parlent hébreu entre eux, bien que quotidiennement ceux de Naplouse continuent à parler l'arabe.

Les Samaritains ont gardé leur propre mémoire

Quant à l'étymologie du nom « Samaritains », *shomronim* en hébreu, elle viendrait de l'éponyme « Shemer », ou de la localité de « Shomron » qui apparaît dans la Bible juive (2 R 17, 29). Les Samaritains se nomment eux-mêmes « Shamerim », ce qui veut dire « gardiens » ou stricts observants de la Loi, et rejettent l'étymologie juive.

D'après la généalogie de leurs grands-prêtres, ils placent leur origine au début de l'histoire d'Israël, avec l'installation des tribus en Terre sainte. Ils se disent les descendants d'Ephraïm et de Manassé, fils de Joseph. Les prêtres prétendent être les descendants en ligne directe de Pinhas, fils d'Eléazar, fils d'Aaron, à qui fut promise une alliance éternelle (Nb 25, 12-13). Comme ce fut le cas des prêtres sadocites, les prêtres samaritains forment aussi la « caste » dirigeante. Ils sont chefs religieux et séculiers. Ils fixent les temps sacrés par le calcul astronomique au moyen d'un calendrier luni-solaire, semblable à celui des Juifs.

Quant à leurs croyances, les Samaritains pratiquent une religion qui se veut strictement mosaïque. Leur « credo » est basé sur les cinq données suivantes :

1. L'unité et l'unicité de Dieu.
2. Moïse est le seul prophète.
3. Le Pentateuque est le seul livre inspiré, ce qui peut expliquer le rejet de l'ensemble de la littérature biblique et l'attachement au seul Pentateuque écrit en caractères samaritains dérivant directement de l'écriture phénicienne.
4. Le mont Garizim est le seul lieu choisi par Dieu pour y recevoir un sanctuaire, siège de sa sainteté, selon Dt 11, 9 et 27, 4 où les Samaritains lisent Garizim au lieu d'Ebal.
5. La résurrection des morts pour le Jugement dernier.

L'eschatologie des Samaritains est très développée. Ils divisent le monde en périodes divines. Le début de la création du monde commence par une période de faveur divine, la *Rahouta*, qui dure jusqu'au moment où Dieu se sépare de son peuple, à la suite de la rébellion d'Eli (Dt 31, 18). C'est alors le début de la période de la défaveur divine, la *Fanuta*, une ère qui durera jusqu'à l'avènement du Taheb, le messie semblable à Moïse. Il vivra cent dix ou cent vingt ans et fondera un second royaume, qui durera des siècles. Ce sera le retour de la *Rahouta*.

En ce qui concerne leurs fêtes, ils suivent le cycle qui correspond exactement aux prescriptions de la Torah. Au premier mois (mars/avril) a lieu la Pâque avec l'immolation de l'agneau pascal sur le Garizim. Elle est suivie du pèlerinage des Pains azymes. Il est intéressant d'observer que les deux fêtes sont séparées de huit jours, alors qu'elles forment un ensemble dans le judaïsme. La fête du pèlerinage de Pentecôte se déroule sur le Garizim et est consacrée à la moisson et au don de la Loi. Au dixième jour du septième mois a lieu la fête d'Expiation, qui est précédée par dix jours de jeûne. Du quinze au vingt du même mois, on se rassemble sur le Garizim pour célébrer la fête des Tabernacles. Et, pendant les dix semaines qui précéderont la Pâque suivante, on commémore les

dix plaies d'Égypte.

En dehors du mont Garizim, le culte se déroule dans les synagogues. En ce qui concerne leur pratique, ils observent rigoureusement le Sabbat, sans la moindre possibilité de contourner la loi. La circoncision est pratiquée le huitième jour, même s'il tombe un Sabbat. On veille à la pureté rituelle en matière de nourriture, de vie conjugale et de contact avec les morts. La monogamie est de règle. Ils utilisent des amulettes protectrices et des *mézouzot*, mais refusent l'utilisation des phylactères, les *tephillin*, à la manière des Sadducéens.

Les Samaritains d'aujourd'hui se disent le peuple à la fois le plus ancien, le plus jeune et le plus petit de la terre. Le plus ancien, car ils descendent en droite ligne de deux des douze fils de Jacob : Lévi, la tribu sacerdotale, et Joseph qui n'a eu que deux fils, Ephraïm et Manassé. Ils se disent les derniers descendants du royaume du Nord resté indépendant jusqu'à la conquête assyrienne de 722 av. J.-C. Le plus jeune peuple, car leur moyenne d'âge est inférieure à vingt-cinq ans. Le plus petit, puisqu'il ne compte, à la fin de 1998, que six cent dix personnes réparties, à égalité, entre Naplouse (l'ancienne Sichem), au pied du mont Garizim, et Holon, près de Tel-Aviv.

L'observance religieuse des Samaritains n'est pas contestée dans la littérature rabbinique, qui leur consacre tout un traité talmudique appelé *Cuthim*, soit Samaritains, d'après la ville babylonienne de Cutha, mentionnée dans le Second Livre des Rois. Le Talmud est en partie favorable aux Samaritains et Rabbi Simon ben Gamaliel constate que « les Samaritains sont plus observants que les Juifs » (Talm. Bab. Hullin 4a ; Ta'anit 10a ; Kuthim 17 ; Mishna Nedarim III, 10).

De tout ce qui précède, il apparaît que les Samaritains, tels que nous les connaissons, constituent une communauté religieuse de foi israélite, nullement syncrétiste, qui a eu un développement différent de celui du judaïsme.

Ursula Schattner-Rieser

Septembre 2003

Copyright Clio 2019 - Tous droits réservés

Bibliographie



Samaritains

M. Baillet

In Supplément au Dictionnaire de la Bible , volume XI col. 773-1047

Letouzey et Ané, Paris, 1990



The Samaritans

Sous la direction de A.D. Crown

Mohr, Tubingen, 1989



Les Samaritains

M. Gaster

O.E.I.L., Paris, 1984 (Traduction d'un ouvrage édité à Oxford en 1925



Les hommes du Garizim

J.A. Montgomery

O.E.I.L., Paris, 1985 (Traduction d'un ouvrage édité à Oxford en 1907